

(se)re-tenirlédebout :
tâche aussi désespérée que nécessaire...

Le vendredi sept septembre deux mille douze, à l'hôtel *Métropole* de Montpellier, des membres, et quelques autres, d'au moins quatre associations d'analyse freudienne : *l'insu*, le *cercle freudien*, le *mouvement du coût freudien*, et les *cartels constituant de l'analyse freudienne*, se sont retrouvés, pour la troisième fois en un an, en une réunion toujours montpelliéraine, afin de poursuivre les mises en communs de leurs questionnements face aux réponses de plus en plus précises de l'État, concernant la psychanalyse, et désormais aussi face à celles de certaines autres associations d'analyse, qui ont mis en place leur propre offre de formation de psychothérapeutes.

Si le concept de présence dans l'absence a quelque pertinence, celle de Jean-Pierre Winter fut de celle-là. Elle a occupé les premiers temps de notre réunion, dans de vaines tentatives de *skyper*, avec son corps souffrant resté à Paris, nous faisant vérifier, s'il en était nécessaire, que même dans un monde, soi-disant virtuel, le réel ne tombe décidément jamais juste. Jean-Pierre tenait à nous parler, nous qui nous étions quittés, la dernière fois sur « la haine de la parole »...

C'est, encorps, Michèle Skierkowski, qui a introduit notre réunion. Suite à des discussions avec Moufid Assabgui, elle a souhaité rappeler l'orientation de ces rencontres entre les associations, à la fois ce qui les a provoquées, et ce qui les oriente depuis septembre 2011, suite à la publication des décrets d'application sur le titre de psychothérapeute, et suite à l'avis de l'HAS relatif à l'autisme en mars 2012.

En relisant les contes rendus de nos deux premières réunions, Michèle a relevé deux points récurrents, plus d'autres peut-être, mais elle en retenait deux : déjà une formule : « Ce sur quoi nous ne pouvons, devons, pas céder », que nous aurions à déplier, puis, deuxième point, sur l'insistance d'une rencontre d'associations, de s'y mettre à quatre, voire cinq... Se mettre à quatre, se mettre en quatre, s'est-elle amusée, pour soutenir les questions contre les réponses déjà apportées, et contre celles qui ne devraient pas manquer de suivre, de nous poursuivre...

Michèle a souligné l'importance que ce soient des associations qui se réunissent. S'il n'y avait pas eu d'association d'analyse, elle pensait que la question de la psychanalyse aurait été déjà réglée soit du côté de la médecine ou de celui de la psychologie, c'est-à-dire de toutes façons du côté de l'université. L'existence des associations permet de maintenir cet écart-là.

Michèle a alors rappelé les propos d'Olivier Grignon lors de notre première rencontre en septembre 2011 : « ... *il nous faut, comme toujours, imposer la place de la psychanalyse dans un monde qui n'en veut pas, et n'en voudra jamais qu'au prix de considérables méprises. Pire encore, il est à craindre que ces méprises soient entérinées par les psychanalystes eux-mêmes dès lors qu'ils déniaient la psychanalyse comme pratique de soins, alors qu'ils devraient travailler à produire conceptuellement la spécificité radicale de ce soin.* » Si elle trouvait le « il nous faut » un peu fort, dans un sens qui tire vers l'obligation, comme dans imposer le respect, elle nous a proposé

d'orienter le dire d'Olivier en prenant sa phrase comme base de : ça s'impose à nous d'imposer.

Elle a ensuite relevé que cette troisième rencontre n'avait pas lieu à n'importe quel moment, rappelant qu'il y avait eu lieu un petit changement au gouvernement. Le risque serait alors de se croire à l'abri en espérant une certaine bienveillance de ce *changement pour maintenant*. Les choses roulent, elles continuent de rouler, les commissions commissionnent, ça continue de fonctionner et ça ne va pas s'arrêter, nous a-t-elle prévenus.

Elle a proposé de travailler à partir de textes : celui d'Albert Maître, et ceux qu'avaient préparés Marie-Laure Roman et Alain Deniau, voire Jean-Pierre Winter... et quelques autres personnes peut-être. À travers toutes ces discussions avec Moufid Assabgui, ils avaient envie de nous dire : n'oublions pas que la visée est aussi de pouvoir poser, imposer, quelque chose à l'extérieur : ce sur quoi nous ne pouvons pas céder...

Moufid a alors repris que sans associations de psychanalystes, et ce dès les réunions du mercredi, on ne peut pas poser les choses. Dans réunion, il y aurait quelque chose de libérant du signifiant. Il nous a demandé quel est le but de ces réunions ? Au départ, elles avaient les prétentions de société savante, des prétentions scientifiques. Depuis est-ce que les choses ont changé ? Effectivement, des associations qui délibèrent, elles le font toutes. Personnellement, il nous a rapporté une vieille idée : quel acte, une association de psychanalystes peut poser dans la cité ? Quelle publicité ? Les choses peuvent-elles se poser autrement que du côté d'une délibération ?

Pour prolonger la question de l'acte, Françoise Petitot a demandé : est-ce que rassembler quatre institutions est un acte, une manière de dire ou de faire ou juste une opportunité ? Elle a souligné l'importance pour elle de l'idée d'Olivier Grignon que les « petites » puissent travailler ensembles.

Moufid a précisé que ça partait d'une question, et a témoigné de l'importance de la place de Montpellier dans cette affaire. En septembre dernier, les quatre associations en jeu dans ces rencontres avaient senti que les « grandes » associations faisaient leur pub. Pour preuve, cette année à Montpellier, trois « grandes » associations ont proposé des réunions publiques avec une arrière-pensée de formation. Il a appuyé le fait que « nous », les « petites », nous détenions de ce point de vue une position singulière... Aucune de nos quatre associations n'ont d'offre de formation. Telle était la position où il en était.

Albert Maître est ensuite parti du texte qu'il nous avait fait passer, texte qui était né de l'invitation de Moufid : *la haine dont la psychanalyse serait le nom*. Il a constaté que finalement la haine est un affect familier pour les psychanalystes : Freud l'a rencontrée dès le début et ça n'a jamais cessé, soulignant que le transfert opère aussi sur ce mode-là. En soi, cette haine n'a donc rien d'extraordinaire.

L'inédit serait aujourd'hui dans la manière dont cette haine est adressée aux psychanalystes. Son attention avait été attirée par la une d'un hebdo traitant de la

perversion narcissique, mise à jour par Racamier dans les années 1970. Le livre de ce dernier que *La psychanalyse sans divan* aura été un guide pour les anciens psychiatres, quand Albert était interne. Ce livre apportait quelque chose de l'ordre de la parole dans le monde asilaire. Racamier y montrait comment une certaine présence de la psychanalyse pouvait modifier la clinique même. En 1992, son bouquin sur *Le génie des origines* introduisait une nouvelle modalité clinique : les perversions narcissiques, qu'il différenciait des perversions sexuelles, en caractérisant les premières par la jouissance que trouve le pervers narcissique dans l'atteinte du narcissisme de l'autre, en lui faisant ressentir son inanité.

Le livre d'Hirigoyen, cette collègue, sur le *Harcèlement moral*, vendu à plus de 500 000 exemplaires a trouvé un écho dans le public, avec cette idée d'une perversion dans le lien social. Si Albert ne partage pas l'écho de ces signifiants, ils témoigneraient cependant d'un réel d'une certaine clinique du lien social aujourd'hui. Il a alors proposé sur cette question de la haine, de la haine de la psychanalyse, de la mettre en relations avec cette dimension d'une certaine perversion dans le lien social.

Albert a soutenu l'hypothèse que cette dimension de la perversion narcissique n'était pas quelque chose de circonstanciel, mais l'illustration des incidences subjectives de l'idéologie dominante du capitalisme financier. Le propre du discours du maître aujourd'hui serait de tendre à fonctionner indépendamment de la réalité psychique des gens et des choses, citant un patron qui rêve d'un capitalisme sans usine... fiction d'un symbolique, d'une logique comptable qui fonctionnerait pour son propre compte, sans être lestée par les corps et les sujets.

Ce qui se dessine, nous a-t-il dit, dans cette logique de la comptabilité, ce qui y est en question, c'est un évidement de la fonction de la parole. Nous la ressentons comme quelque chose qui nous évacue et nous fait disparaître. La logique du capitalisme financier, c'est qu'il n'y a pas d'état d'âme, ce n'est pas qu'il haïsse, il s'en fout ! Or nous avons besoin de nous sentir haïs, parce que ça nous fait au moins exister. Nous sommes ni plus ni moins confrontés à cette modalité d'être hors du compte, de ne pas être comptés, de ne pas compter... Nous nous retrouvons en position d'être en demande qu'on nous haïsse !

Albert a ensuite fait référence à un documentaire d'Arte sur Goldman Sachs, ce gotha qui désormais infiltré tous les pouvoirs politiques aussi bien aux USA qu'en Europe, dans un discours totalitaire. Il a cependant souligné que les comptables ne pourront pas évacuer trop longtemps la dimension de la parole. Nous n'avons pas à nous plaindre qu'on ne nous aime pas, mais à nous faire entendre selon différentes modalités.

Albert a conclu sur la question de la transmission, qu'il différencie de la formation. Il a rappelé l'importance de la dimension institutionnelle des analystes, avec l'illustration du lien « inter », nous invitant à prendre en compte l'intérêt de l'I-AEP. Les associations en se fréquentant ne cessent de rencontrer une altérité, ce qui leur évite la dérive de faire masse, en étant entamées. Il a souligné que c'était là une dimension que nous avons à soutenir, dans la perspective de l'analyse laïque. La formation nous entraîne

ipso facto dans un modèle universitaire, c'est-à-dire à être prêts à endosser les habits d'une éventuelle légifération sur la psychanalyse et les psychanalystes.

Permettez-moi d'ajouter une petite incise personnelle en guise de remerciements à Albert d'avoir su d'emblée recadrer nos débats en nous remettant à notre place. Par nous, je veux dire, les analystes et leur demande de haine, même et surtout, si elle serait le *primum movens* d'un transfert analytique...

Moufid Assabgui a enchaîné par une question à plus savant que lui, en remarquant que dans l'assistance, certains avaient une formation politique plus avancée que la sienne. Il nous s'est demandé : comment constituer un collectif d'analystes ? Serait-il possible d'essayer de prendre la parole, non pas au nom d'une association ou d'un inter-associatif, mais au nom d'un collectif ?

Alain Deniau a alors émis une remarque dans la ligne de *l'étourdit* de Lacan : la tâche d'altérité est tout autant désespérée que nécessaire. Désespérée est la question de la haine, celle du *Nebenmensch* : « ...je la mène quand même... ». Il nous a proposé d'orienter plus la question du sujet lacanien que celle d'un collectif. À la fois nous vivons dans une société, dont il faut nécessairement reconnaître les représentations qu'elle a de nous, et en même temps le renfermement dans le petit groupe n'est pas viable. Tels seraient les éléments d'un dilemme...

Michèle Skierkowski nous a alors pointé que le paradoxe, c'est peut-être aussi ce qui définit quelque chose de la psychanalyse. Le paradoxe, a-t-elle remarqué, Alain venait d'en soulever un, pour constater que nous n'arriverions pas pour autant à le régler, à être d'un côté ou de l'autre... Notre position, c'est d'être dans le paradoxe, dans une tâche désespérée et nécessaire. Ainsi le débat sur le fait que nous ne pourrions pas dire : « Je suis psychanalyste », et à la fois, il faut bien pouvoir le dire d'autres fois. Michèle nous a invités au grand écart de tenir les deux, grand écart à maintenir aussi dans la façon dont nous transmettons quelque chose...

Alain Deniau a voulu reprendre les choses autrement. On peut les aborder sur le mode politique, et il a fait référence au texte de Freud, sur *l'Analyse avec fin, analyse sans fin*, qui oscille entre deux positions : les analyses qui laissent un reliquat de transfert persistant dans le sujet sur le mode de l'hainamoration, pour être prêt à être analyste, et puis les manifestations résiduelles, d'ordre psychotique, dont il fut envahi pendant près de trente-deux ans, et qui sont évoquées dans sa *lettre sur l'Acropole*, à Romain Rolland. Comment Freud y repère les manifestations résiduelles comme quelque chose qui inhibe la pensée à fonctionner en mode circulaire sur la haine. Les reliquats continuent à agir. Les manifestations résiduelles seraient les sédimentations des traits d'identification à l'analyste : « faire son petit Lacan ».

Dans ce repérage entre les deux positions de la fin, l'une reposerait sur l'amour et l'hainamoration, l'autre mettrait en jeu la haine : Freud disant de Ferenczi : « Il n'a pas compris et il en est mort... Désormais, nous n'avons plus rien à nous dire ! » Ferenczi meurt de son anémie de Biermer, cinq ou six mois plus tard. Alain Deniau proposait d'essayer de trouver à l'intérieur du fonctionnement psychique l'origine de cette haine... Il y aurait certes un rapport avec quelque chose de nouveau, de sulfureux, de sexuel, et

en même temps, de nous demander par exemple, qu'est-ce qui a poussé Onfray à soutenir une telle haine ? Des considérations épistémologiques, déjà, mais aussi un ressort beaucoup plus profond : cette haine au cœur de chacun est liée à la dimension de ce qui ne peut pas être verbalisé.

Moufid Assabgui a relevé une contradiction par rapport à la dernière séance : où le sentiment nouveau, c'est l'émergence de cette haine, émergence qui pour lui n'était pas tellement ancienne, du moins dans une connotation très spéciale. Il a proposé un exemple qui le frappe : quand on va à Saigon, ou plutôt à Shangai, les chinois ont maintenu en l'état dans un jardin la pancarte suivante : « Interdit aux chiens et aux chinois ». En 1940, c'était : « Interdit aux chiens et aux Juifs ». Cela faisait écho à sa propre histoire, celle de la Clinique de *la Lironde*, qui a correspondu à trente ans de sa vie, et qui a depuis changé de main. Le psychiatre recruté a mis une pancarte stipulant : « Interdit aux chiens et aux psychanalystes ». Même si ses collègues lui ont signifié qu'il avait atteint là une limite, cette pancarte a surgi.

Dinah Boissy a demandé s'il s'agissait de haine ou de peur ? Jean-Pierre Holtzer a cité un hebdo, *Le nouvel obs* pour ne pas le citer, qui restaure les autodafés pour la psychanalyse, en précisant que c'est une question de haine, même si c'est motivé par la peur. La haine, pour lui, ne serait pas contre la psychanalyse, mais une haine plus large de la parole.

Alain Deniau a rapporté un article de Jean Birnbaum, dans *Le Monde des livres*, où il repère la conjonction de l'assassinat le premier septembre dernier d'une psychothérapeute et de la parution du livre de Julia Deck : *Viviane Elisabeth Fauville*, où le personnage éponyme assassine son psychanalyste. Alain nous a demandé : est-ce que c'est dans l'air ? Jean-Pierre a répondu que ce n'était pas du même ordre. Mathilde Troper-Friedman, il me semble, en précisant qu'un autodafé est un acte de foi, nous a demandé quelle foi serait menacée par le maintien du sujet de la parole ?

Geneviève Abécassis a répondu que c'est le retour à l'idolâtrie qui serait menacé. Se disant juive, elle nous a rapporté que quand elle avait commencé à lire les textes, elle avait eu envie de mettre tout ça au rencart, mais régulièrement, ils reviennent. L'interdiction de l'idolâtrie par ce fameux Dieu sans nom et sans image soutient la psychanalyse dans ces questions de l'identité et de l'identifiable, et en ce sens elle fait peur. Alain Deniau nous s'est demandé si la psychanalyse n'était pas identifiée comme la *Juden-Wissenschaft*, comme la science des juifs. Geneviève a évoqué un terrible retour de l'antisémitisme en France. Mathilde Troper-Friedman a relevé que la question de la psychanalyse dans l'institution, microcosme de la société, est de nos jours confrontée à des manifestations de haine de plus en plus fréquentes. Si la haine est certes une manifestation de la peur, c'est bel et bien une situation de haine, que nous vivons.

Moufid Assabgui a poursuivi en s'intéressant à l'histoire des bibliothèques, celle d'Alexandrie ne fut pas la seule à brûler, et à plusieurs reprises. Pour lui, ce serait des phénomènes qui ont à voir avec l'esprit. Serge Vallon a évoqué l'actualité des situations

mauritanienne et malienne. Moufid a repris la destruction de la bibliothèque d'Alexandrie, celle perpétrée par les conquérants arabes. Le « général » arabe était un homme très éclairé qui a écrit un courrier au Calife quant à la conduite à tenir. Ce dernier lui a répondu : « C'est de la parole. Or le seul livre qui est détenteur de la parole, c'est le Coran. Brûle tous les autres ! »

Yvelise Salom est revenue sur l'interdit aux chiens et aux psychanalystes, en citant Serge André, puis Imre Kertész, ou Patricio Guzmán, réalisateur de *La bataille du Chili*, sur les systèmes totalitaires, la Shoah. Elle y voyait les attaques d'idéologies utilitaires, plus encore que la haine de l'autre. Nous ne serions pas les seuls à être visés. Nous serions emportés par « Tout ce qui n'est pas plus vaut moins ». Elle a pointé les deux signifiants de l'irreprésentable : les femmes et les juifs. L'origine de la psychanalyse est en lien directs avec ces deux signifiants. La psychanalyse est une femme juive, elle n'a rien pour elle, a-t-elle ajouté. Son prénom est Dora, a renchéri Serge Vallon.

Geneviève Abecassis a pensé tout haut : une femme, les femmes dans le monde. Elle a rappelé ce qui se passe en Afghanistan. Elle s'est dit étonnée par ces femmes de ce pays, par leur liberté de parole, par leur culot, qui leur valent jusqu'à quinze ans de prison. Devant ces femmes qu'on enferme, elle a évoqué la haine du désir.

Albert Maître a repris la destruction des bibliothèques, pour souligner que ce qui y est finalement à l'œuvre, c'est que la logique du pouvoir voudrait que le discours du pouvoir fasse univers(él). Or, nous a-t-il rappelé, le manque de l'autre c'est ce qui fait penser. Il a vu dans la destruction de la bibliothèque, le signe avant-coureur d'une dégénérescence intellectuelle ultérieure. Le panneau « interdit aux chiens et aux psychanalystes », si on le prend comme un trait d'humour, c'est déjà un moindre mal.

Albert est alors revenu sur la formation des jeunes médecins. À « son » époque, on y parlait de l'intérêt de la psychanalyse. Puis on a dit : c'est pas vérifiable, c'est non-randomisable. Aujourd'hui, on en parle plus du tout. Pour Albert, c'est pire de ne pas en parler que de louvoyer. Que la psychanalyse dérange, c'était tant mieux ; mais reprenant la une des hebdomadaires, il nous a pointé la course folle actuelle vis-à-vis de ce qui serait nouveau, où il faudrait détruire ce qu'il y avait avant.

Serge Vallon a posé alors une question : est-ce de la haine ou de l'agressivité ? Il nous a dit y avoir réfléchi, il y a longtemps, en ces termes : la haine est primaire dans la structuration subjective. Quand elle acte, ce ne sont que des reliquats de haine. Ce dont on parle, c'est de l'agressivité, de l'agressivité de la droite décomplexée par exemple, une espèce de dévergondage de la parole publique. Sarkozy était le nom de la honte. Pour Serge, la haine annule l'altérité, comme lors de la guerre d'Algérie, où on allait à la corvée de bois, y exécuter les prisonniers. Chez l'humain, l'inhumain est trop présent. *Menschliches allzumenschliches*, mon cher Serge. Il nous a dit se méfier d'un usage du mot haine. Reprenant les propos d'Albert dans son introduction : on est bien content d'être « hainés », parce qu'on existe. La psychanalyse est un système de symbolisation, ce n'est pas le seul, a-t-il constaté. Elle produit du sujet et du transfert. Sur cette spécificité, Serge nous a rapporté s'être retrouvé désagréablement minoritaire au cours

d'un colloque toulousain sur *psychanalyse et médecine*. Serge soutenait l'existence d'un faux universel dans la psychanalyse, un univers symbolique particulier, une dynamique qui s'est ouverte jusqu'à la mort...

Delphine de Roux a repris la distinction entre haine et agressivité, par quelque chose où l'autre n'a pas lieu d'être. Elle a raconté une anecdote personnelle qui lui avait fait violence, en forme d'une communication téléphonique avec SFR, par rapport à l'ADSL. Il fallait qu'elle soit au bout du fil, et elle pensais en terme d'interlocution. Au bout d'un moment, elle a émis un hypothèse, à laquelle il lui a été dit : « Madame, vous n'êtes pas là pour vous poser des questions, c'est moi qui ai les réponses ! » Françoise Petitot a rapporté que cela avait été mot pour mot ceux d'une chef de service. Dinah Boissy a remarqué que ça répond au début de nos débats : comme la psychanalyse pose les questions, l'autre ne peut avoir la réponse.

Quelqu'un, dont je n'ai malheureusement pas noté le nom, est alors revenu sur les bibliothèques et le lien entre l'émergence de la psychanalyse, son opérabilité, et le signifiant juif. Il lui souvenait dans l'histoire ordinaire de Poliakov et des liens entre misogynie et antisémitisme. Dans la *Revue juive*, au cours des années trente, Freud pose la question du lien au signifiant juif, qu'il reprend avec *Moïse et le monothéisme*. *Sexe et caractère*, le livre de Weininger, juif converti au christianisme, poursuit de sa haine femme et juif. Déjà les consignes...

Alain Deniau s'est alors dit reconnaissant à Serge Vallon d'avoir clarifié haine et agressivité. Il a soutenu que la vraie haine se trouvait dans la psychose, qu'elle était sans objet. Il a évoqué le reliquat de transfert en mouvement, aussi bien dans les cures quand elles ratent, quand on prend des analyses en deuxième ou troisième main, où des psychanalystes se sont permis des trucs invraisemblables, qui ont fait effondrement, voire toutes les transgressions, telle celle de ce psychanalyste qui s'était battu avec son analysante.